

dans tout le camp des Madianites qu'ils environnaient. En même temps, ils brisèrent les vases de terre qu'ils avaient dans l'autre main, et ils élevèrent la lampe qui y avait été cachée. Ils se tinrent ainsi fermes dans le poste où Gédéon les avait placés; et ils crièrent à haute voix: L'épée du Seigneur et de Gédéon. Tout le camp des Madianites se trouva saisi de trouble et d'épouvante; et, par un effet miraculeux de la puissance de Dieu, ils tournèrent leurs épées contre eux-mêmes, et s'entre-tuèrent. Ce fut ainsi que les Madianites furent humiliés par les Juifs, ou plutôt par la puissance de Dieu même. Plus cette manière de combattre est extraordinaire, dit saint Grégoire, plus il est visible qu'elle nous marque quelque mystère caché. Car qui jamais a été sans armes à la guerre, et qui n'a opposé que des vases de terre à la violence des ennemis? on aurait même sujet de croire, dit ce saint Père, que cette entreprise aurait été ridicule, si on n'eût vu par la suite qu'elle jeta l'épouvante dans le cœur des Madianites. Mais Dieu voulut apprendre alors que les soldats de la loi nouvelle ne résisteraient point à leurs ennemis par la force de leurs armes; mais qu'en sonnant seulement de la trompette, et en brisant leurs vases de terre, ils en deviendraient victorieux. Car ces vases de terre représentaient la faiblesse de nos corps; et Jésus-Christ, marqué par Gédéon, ne veut avec lui pour soldats que ceux qui méprisent leur chair et qui surmontent leurs ennemis en mourant comme le Sauveur a fait lui-même. La mort pour eux n'est que le brisement d'un vase de terre; et ce vase que l'on méprisait, étant brisé, on ne voit plus qu'une lampe éclatante qui donne de la terreur à ceux qui le persécutaient. C'est ce qui est arrivé aux saints martyrs. Après avoir dompté par leur patience toute la fureur des tyrans, l'éclat de leurs vertus et de leurs miracles apparut ensuite. Ceux qui les méprisaient ont commencé à les révéler, et ils sont devenus enfin les adorateurs de la souveraine vérité, après avoir été les meurtriers de ceux qui l'avaient si saintement et si généreusement défendue.

FIGURE 72. *Mort d'Abimélech.* Juges 9.

(L'an du monde 2768., avant J.-C. 1236.)

Gédéon étant mort, après avoir gouverné le peuple très-saintement, laissa soixante et dix fils qu'il avait eus de plusieurs femmes. Mais un autre de ses fils, nommé Abimélech, qu'il eut d'une femme de Sichem, excita d'étranges désordres après la mort de son père. Il gagna d'abord les Sichimites par sa mère et par ses parents, et il leur fit représenter qu'il leur valait beaucoup mieux

qu'il régnaît lui seul, que non pas les soixante et dix fils de Gédéon, qui étaient ses frères. Les Sichimites le crurent. Ils le choisirent pour leur roi, et ils lui donnèrent une grande somme d'argent dont Abimélech se servit pour lever promptement quelques vagabonds qu'il mena avec lui au pays de Gédéon où il tua ses soixante et dix frères, excepté le dernier de tous, nommé Joathan, qui se sauva heureusement de la fureur d'Abimélech. Lorsque ce jeune Joathan, eut appris que les Sichimites s'étaient assemblés dans la campagne pour se réjouir du choix de leur nouveau roi, il parut tout d'un coup sur le haut d'une montagne, d'où il éleva sa voix pour leur reprocher leur ingratitude. Il usa du discours figuré des arbres d'une forêt, qui pour s'élire un roi s'adressèrent d'abord à l'olivier, puis au figuier et ensuite à la vigne sans que ces arbres excellents voulussent accepter cette offre. Ils s'adressèrent enfin à l'épine qui leur promit hardiment de les cacher sous son ombre. Il pria Dieu de venger l'outrage qu'ils avaient fait à Gédéon, et de permettre, s'il désapprouvait ce choix d'Abimélech, que de cette épine sortît un feu qui dévorât les Sichimites, et Abimélech lui-même. Dieu écouta les prières de Joathan, car trois ans après les Sichimites se lassèrent des violences de ce tyran. Et comme ils pensaient à se délivrer de son joug par le secours d'un prince nommé Gaad, ils furent trop faibles contre Abimélech, qui les surmonta, et qui détruisit leur ville jusqu'aux fondements. Après que ce peuple ingrate eut été puni de sa perfidie contre Gédéon, par celui-là même qu'ils avaient si injustement élu, Dieu perdit enfin ce tyran, qui ne pensait qu'à pousser plus avant l'heureux succès de ses armes. Il assiégea une ville nommée Thèbes, dans laquelle il y avait une forte tour où tous les habitants s'étaient retirés; et comme il s'en approchait pour y mettre le feu, une femme jeta d'en haut un éclat d'une meule sur la tête d'Abimélech, qui l'écrasa. Cet homme ne put souffrir qu'on dit qu'il était mort de la main d'une femme, et il commanda à son écuyer de le tuer promptement; ce qu'il fit. Ce fut ainsi que ce malheureux porta la peine qu'il avait si justement méritée par la cruelle mort de ses frères. Il croyait que ce crime énorme avait été oublié de Dieu, parce qu'il l'avait laissé longtemps impuni, et qu'il semblait même n'avoir été suivi que d'heureux succès. Mais la patience de Dieu a ses bornes. Il ne laisse vivre les grands criminels que pour tirer du bien des maux qu'ils commettent; et il leur apprend ici qu'il fond enfin tout d'un coup sur eux du haut du ciel pour les perdre, et que la sévérité de sa justice est comme une pierre qui les écrase, et les fait tomber dans le précipice, du comble d'honneur où ils s'étaient élevés avec tant de peine. Les

saints Pères ont encore remarqué que l'exemple d'Abimelech doit apprendre aux hommes que rien ne les porte tant à persécuter leurs frères que le désir de régner. Cette passion de la gloire possède tellement leurs esprits, qu'ils oublient tout le respect qu'ils doivent aux noms les plus saints de frères et de pères. Ils portent leurs violences jusqu'aux extrémités; et bien loin que leurs yeux soient frappés d'horreur en voyant le sang de leurs proches, ils s'en repaissent avec plaisir, et se réjouissent de la mort de ceux qu'ils croient pouvoir nuire aux noirs desseins de leur ambition démesurée.

FIGURE 73. *Fille de Jephthé. Juges 11.*

(L'an du monde 2817, avant J.-C. 1187.)

La mort de l'impie Abimelech fit que la principauté des Juifs passa à Tholémaï et à Jair, auquel Jephthé succéda de cette sorte. Galaad, son père, l'ayant eu d'une femme de mauvaise vie, ses autres frères ne voulurent point le reconnaître, et ils le forcèrent d'aller dans la terre de Tob, où, comme il était vaillant, des brigands qui ne vivaient que de rapines, le choisirent pour leur chef. Il arriva alors que les Ammonites tourmentèrent par de cruelles guerres les Juifs, qui ne trouvèrent point de remède à un danger si pressant que le courage de Jephthé. C'est pourquoi ils résolurent entre eux d'envoyer vers lui des gens pour le prier de revenir; ce qu'il leur promit, après leur avoir fait quelques reproches du traitement qu'il avait reçu d'eux autrefois, et après avoir tiré d'eux l'assurance qu'ils lui obéiraient comme à leur prince. Cela étant fait, Jephthé tâcha d'abord de détourner le roi des Ammonites du dessein qu'il avait contre la Judée. Mais ce prince demeurant inflexible à toutes les remontrances, et paraissant résolu à la guerre, l'esprit du Seigneur se saisit de Jephthé, qui assembla des troupes de toutes parts, marcha contre les Ammonites, et fit vœu à Dieu que, s'il lui donnait la victoire, il lui offrirait en holocauste celui qui sortirait le premier de son logis pour venir au-devant de lui. Il défit en effet ses ennemis; mais la joie de sa victoire fut bientôt changée en tristesse; car lorsqu'il retournait dans sa maison, sa fille unique, transportée de joie à cause de la gloire que son père s'était acquise, sortit la première au-devant de lui, en dansant avec d'autres filles au son des tambours et des instruments de musique. Jephthé fut percé jusqu'au fond du cœur, lorsqu'il aperçut sa fille; mais quand elle eut appris le vœu que son père avait fait, elle l'exhorta courageusement à l'accomplir, et l'assura qu'elle mourrait contente, puisqu'il était revenu victo-

rieux des Ammonites. Elle lui demanda seulement deux mois pour aller sur les montagnes pleurer sa mort avec les autres filles qui l'accompagnaient: et ces deux mois étant passés, elle vint retrouver son père qui accomplit son vœu. Les saints Pères ont considéré ce vœu de Jephthé comme un exemple des vœux indiscrets de quelques personnes qui, par leur légèreté et leur précipitation, se jettent dans la nécessité malheureuse ou de commettre un crime en violant la promesse qu'ils ont faite à Dieu, ou de ne pouvoir l'accomplir que par un crime. Il vaut mieux ne rien vouer; dit saint Ambroise, que de vouer des choses que Dieu déteste, et qu'on ne peut accomplir sans commettre un parricide. Jephthé reconnut lui-même son indiscretion, et il ne fit qu'avec douleur ce qu'il se crut néanmoins obligé de faire. Mais si l'action du père est blâmable, celle de la fille ne se peut assez admirer. Elle revint avec joie après ces deux mois retrouver celui qui devait l'immoler sans avoir été retenue par les larmes de ses compagnes, ni par l'idée de la mort qu'elle avait toujours présente. Elle corrigea en quelque sorte ce qu'il y avait de defectueux dans ce sacrifice du côté du père; elle rendit volontaire ce qui ne paraissait que forcé, et fit qu'un sacrifice d'impiété, comme disent les saints Pères, devint un holocauste agréable à Dieu. Elle apprit à toutes les vierges chrétiennes qui sont touchées de l'amour du ciel et de la haine du siècle, à s'immoler à Dieu avec joie, et que s'il arrive que leurs pères ou leurs mères les sacrifient à leur vanité, se réjouissant qu'en sortant du monde, elles laissent à d'autres la part qu'elles auraient dû avoir à leur bien, elles s'offrent néanmoins à Dieu en sacrifice avec une plénitude de cœur, et ne pensent qu'à lui plaire, sans se mettre en peine si leurs pères sont justes ou injustes dans cette occasion; et qu'elles admirent que Dieu se serve de l'indiscretion, ou de la dureté, ou de l'intérêt de ceux qui les devaient le plus aimer, pour leur donner lieu de lui offrir un holocauste que leur humble piété lui rend précieux.

FIGURE 74. *Naissance de Samson. Juges 14.*

(L'an du monde 2848, avant J.-C. 1156.)

Après Jephthé, l'Écriture sainte ne dit plus rien de remarquable que de Samson, dont elle rapporte l'histoire assez en particulier. Il était de la tribu de Dan, et sa naissance fut annoncée par un ange qui assura à sa mère que sa stérilité cesserait, et qu'elle aurait bientôt un fils. Il lui commanda par avance de contribuer à la sanctification de cet enfant, en l'abstenant de vin et de tout ce qui peut enivrer. Cette femme avertit son mari Manué de ce que

L'ange lui avait dit, et il témoigna un extrême désir de voir aussi l'ange. Dieu lui accorda ce qu'il désirait; et sa femme ayant aperçu le même ange une seconde fois, elle appela promptement son mari qui le vit, et lui voulut offrir un sacrifice. Mais l'ange sachant que le sacrifice ne se doit qu'à Dieu, et étant trop humble pour s'attribuer les honneurs divins, dit à Manué que s'il voulait offrir un holocauste, il l'offrirait à Dieu. Lorsque Manué eut mis un chevreau sur une pierre pour le brûler, aussitôt que la flamme du sacrifice s'éleva vers le ciel, l'ange s'y enveloppa en quelque sorte, pour s'offrir lui-même dans l'odeur et dans la flamme du sacrifice que l'homme lui offrait, comme s'il eût voulu se consumer lui-même en sa substance aussi bien que l'holocauste. L'enfant étant né selon la promesse de l'ange, et ayant été appelé Samson, on observa d'abord tout ce qui avait été ordonné de Dieu. On ne lui coupa point les cheveux; il ne but point de vin ni de toute autre chose qui enivre, et il devint néanmoins le plus fort de tous les hommes. Lorsqu'il fut grand, il demanda à son père une femme Philistine pour l'épouser. Son père lui résista d'abord, et eut horreur de ce nom de philistine, ne sachant pas, comme dit l'Écriture, que c'était Dieu qui conduisait en cela Samson; car il figurait que Jésus-Christ, qui a été le fort sans pareil, épouserait un jour l'Église des Gentils après avoir quitté la Judée. Samson cherchait de plus par cette alliance une occasion de rendre aux Philistins le mal qu'ils faisaient souffrir aux Juifs depuis tant d'années. Lorsqu'il allait un jour pour voir cette femme, il rencontra dans son chemin un lionceau qui venait à lui écumant de rage. Mais Samson étant plein de l'esprit de Dieu courut vers ce jeune lion sans armes et sans avoir même une verge à la main, le prit par la gueule, et le déchira en pièces avec la même facilité que si c'eût été un chevreau. Quelque temps après, lorsqu'il retournait par le même lieu, il voulut voir ce lion qu'il avait tué; il trouva dans sa gueule du miel que les abeilles y avaient fait comme dans leurs ruches; il proposa ensuite cette énigme aux jeunes gens qui vinrent à ses noces: la viande est sortie de celui qui dévorait, et la douceur du fort. Ils ne purent savoir le sens de cette proposition que par la femme de Samson qu'ils avaient gagnée. Cette femme donc le pressa tant de lui expliquer cette parabole, que Samson ne pouvant plus résister à ses artifices, lui en déclara le sens qu'elle rendit aussitôt à ces jeunes hommes. Cette figure, comme remarquent les saints Pères, prédisait par avance le changement que Jésus-Christ devait faire un jour dans les païens et les idolâtres. Ce peuple autrefois était comme un lion furieux qui

1^{er} Jan du monde 2867, avant J.-C. 1137. Samson ayant environ 16 ans.

déchirait les chrétiens; mais Jésus-Christ enfin l'a vaincu sans aucune arme. Il a fait que les empereurs païens qui n'avaient dans la bouche que des arrêts cruels et des sentences de mort contre les fidèles, ont réformé leurs édits, et n'en ont plus fait que de favorables pour l'Église. Il ne s'est plus trouvé dans leurs bouches que du miel après qu'ils ont fait mourir en eux-mêmes le fiel et la cruauté: et un peuple d'hommes plus cruels que les lions, est devenu en quelque sorte la nourriture des chrétiens, étant régénéré comme eux en Jésus-Christ, et formant avec eux un même corps sous un même chef.

FIGURE 75. *Défaite des Philistins.* Juges 15.

(La même année 2867.)

Samson s'étant vu trompé par sa femme, qui avait tiré de lui par ses caresses un secret qu'elle avait aussitôt découvert aux autres, lui témoigna son indignation de cette perfidie. Il la quitta en colère, et donna lieu à ses parents de s'imaginer qu'il avait rompu avec elle. Dans cette persuasion, ils marièrent cette femme à un autre homme. Et lorsque Samson, quelque temps après, fut revenu pour la voir, le père de cette femme vint effrayé au devant de lui, et lui avoua qu'ayant cru qu'il avait rompu avec elle, il avait marié sa fille à un autre, mais qu'il avait sa sœur qui était plus jeune qu'elle, et qu'il la pouvait épouser. Samson ne reçut point cette excuse. Il protesta qu'après cet outrage que les Philistins lui avaient fait, ils seraient eux-mêmes à l'avenir cause de tout le mal qui leur en arriverait. Il se vengea d'abord de ce peuple d'une manière assez extraordinaire. Il prit trois cents renards, les lia par la queue l'un à l'autre, leur attacha un flambeau et les lâcha au milieu des blés des Philistins, qui furent réduits en cendres. Les Philistins regrettèrent étrangement cette perte, et voulurent savoir qui en avait été l'auteur. Ayant appris que c'était Samson, et sachant le sujet pour lequel il les avait traités de la sorte, au lieu de s'en venger sur lui, ils tournèrent toute leur fureur contre son beau-père et contre la femme qu'il avait épousée et ils les brûlèrent. Samson ne se crut pas assez vengé: il ajouta à la mort de ces deux personnes celle de beaucoup de Philistins; et les principaux d'entr'eux, résolu enfin de ne plus souffrir cette violence, assemblèrent trois mille hommes afin de perdre Samson. Ceux de la tribu de Juda étant effrayés de ces troupes, demandèrent aux Philistins pourquoi ils s'armaient contre eux, et ils leur promirent, pour les apaiser, de leur livrer Samson lié. Mais lorsqu'ils le menaient lié de deux grosses cordes, et que les Philistins jetaient

des cris de joie, comme étant maîtres de lui, il rompit ces cordes avec la même facilité que si ce n'eût été qu'un filet; et avec la mâchoire d'un âne qu'il trouva par terre, il tua mille Philistins. L'ardeur de ce combat lui causa une soif extrême, et il pria Dieu de secourir, dans un besoin si pressant, celui qu'il venait de sauver de tant d'ennemis. Dieu exauça sa prière, Il ouvrit une source de cette mâchoire, et la changea par sa puissance en une source d'eau vive qui lui rendit ses forces. Samson fût reconnaissant de ce miracle, et il voulut même que ce lieu en fût comme un monument éternel par le nom qu'il lui donna. Ces événements merveilleux ont été le sujet de la méditation et de l'admiration des saints Pères, qui les ont considérés avec l'œil de la foi et de la piété, au lieu que les gens du monde, qui n'ont que des yeux humains, et qui jugent charnellement des choses les plus saintes et les plus spirituelles, bien loin de s'édifier de la lecture de ces histoires sacrées, en prennent quelquefois sujet d'un divertissement profane et injurieux à la parole de Dieu. Le grand saint Grégoire n'a pu se lasser d'admirer dans cette figure, comme Jésus-Christ, le véritable Samson, a défait sans armes les ennemis de sa vérité, et ne leur a opposé que la simplicité de quelque pêcheurs, comme Samson n'oppose que la mâchoire d'une bête morte à une armée de Philistins. Cependant cette simplicité, et cette patience des saints étant conduite par la main de Dieu, ont défait ce qu'il y avait de plus terrible dans les hommes et dans les démons. Les humbles serviteurs de Jésus-Christ étant comme lui obéissants et patients jusqu'à mourir avec joie pour son service, sont devenus après leur mort des sources d'eaux vives, et le principe d'une infinité de grâces que Dieu a répandues par eux sur toute l'Eglise.

FIGURE 76. *Portes de Gaza.* Juges 16.

(L'an du monde 2880, avant J.-C. 1124.)

Samson ayant défait mille Philistins d'une manière si miraculeuse, semblait devoir arrêter à l'avenir toute leur fureur et les empêcher de former contre lui quelque nouvelle entreprise. Mais comme la guerre contre Samson représentait la guerre funeste des démons contre Jésus-Christ et contre son Eglise sainte, il fallait que les persécutions toujours nouvelles de ces ennemis violents, nous marquassent l'opiniâtreté de la guerre que les démons nous devaient faire, et cette attache cruelle qu'ils ont à nous persécuter; sans se rebuter jamais de la victoire que Dieu nous donne sur eux. Les Philistins donc, bien loin de laisser Samson en repos, au moins par la considération de leurs propres intérêts,

étaient au contraire toujours attentifs à lui tendre de nouveaux pièges, et à découvrir les moyens de le faire tomber sous leur puissance. Lorsqu'ils étaient dans cette recherche, et qu'ils observaient toutes les démarches de Samson, ils reconnurent un jour qu'il était allé dans la ville de Gaza. Dès qu'ils en furent avertis, ils ne perdirent point de temps: et leur haine redoublant leur vitesse, ils s'assemblèrent en très-peu d'heures, et ils envahirent cette ville de toutes parts. Ils mirent un grand nombre de soldats à la porte, et ils résolurent entr'eux de demeurer la nuit autour de la ville, dans un grand silence, afin que lorsqu'il en sortirait le matin ils le tuassent sans aucune peine. Pendant que tant de Philistins travaillaient ainsi la nuit pour prendre un seul homme, Samson dormait paisiblement sans savoir le péril qui l'environnait. Mais lorsqu'il en fut averti, il se leva au milieu de la nuit, alla sans rien craindre à la porte de la ville, qu'il arracha avec ses serrures et ses poteaux. Il les mit ensuite sur ses épaules, et les emporta sur le haut d'une montagne, après avoir passé au travers de ceux qu'on avait mis en embuscade pour l'observer, qu'il laissa épouvantés de ce qu'ils voyaient. Ainsi toutes les espérances des Philistins furent encore une fois trompées, et ils virent comme auparavant tourner à leur confusion tous les desseins qu'ils avaient formés pour perdre un seul homme. Cette figure, dit saint Grégoire le Grand, est trop visible pour ne pas reconnaître qu'elle marquait Jésus-Christ. C'est lui que ses ennemis ayant persécuté pendant toute sa vie, ont enfin mis dans un tombeau qu'ils ont même environné de gardes, comme les Philistins alors environnèrent Gaza, lorsque Samson s'est réveillé au milieu de la nuit par sa résurrection glorieuse; et se délivrant de ce lieu où ses ennemis le tenaient enfermé, non-seulement il en est sorti libre lui-même sans pouvoir être jamais assujéti à la mort; mais il a encore rendu les hommes libres, en détruisant la mort, dont il a brisé les portes et les serrures, comme l'Eglise sainte le marque dans ses actions de grâces, et les a portées jusqu'au haut de la montagne, c'est-à-dire jusque dans le ciel; que la résurrection du Sauveur a ouvert aux hommes, et où ses membres espèrent tous de le suivre.

FIGURE 77. *Mort de Samson.*

(La même année 2885.)

Il eût été à souhaiter que Samson eût eu autant de force pour résister à une femme, qu'il en avait eu pour déchirer des lions et pour s'opposer lui seul à des armées entières. Mais les artifices de

Dalila furent cause de la mort du plus fort de tous les hommes, et il trouva dans ses caresses et dans ses larmes le malheur qu'il avait évité en tant de rencontres ; car les Philistins ayant remarqué que Samson allait souvent chez Dalila, ils lui promirent une grande somme d'argent si elle pouvait savoir de Samson en quoi consistait sa force. Samson se joua d'abord de cette femme ; il lui dit que, pour le rendre semblable aux autres hommes, il fallait le lier avec des cordes neuves ou avec d'autres liens, ou qu'il fallait lui attacher les cheveux autour d'un morceau de bois ; et c'étaient des défaites dont il se servait pour se délivrer de son importunité. Mais Dalila faisant à chaque fois l'épreuve de ce que Samson lui avait dit, reconnut qu'il la jouait. Elle fut touchée de ce refus, et elle ne put s'en venger autrement que par des reproches et par des larmes. Samson ne put résister aux plaintes et aux prières dont elle l'importunait jour et nuit, et il lui découvrit enfin la vérité. Il lui dit que le fer n'avait jamais passé sur sa tête, que si on le rasait, toute sa force s'en irait avec ses cheveux. Dès qu'elle eut su ce secret, elle en donna avis aux Philistins, et ayant endormi Samson, un barbier qu'elle avait fait tenir tout prêt lui coupa les cheveux, et lui ôta en même temps toute sa force. Se voyant à son réveil investi de Philistins, il croyait à son ordinaire se jouer de leurs efforts ; mais Dieu s'était retiré de lui, dit l'Écriture, et les Philistins s'en étant rendus les maîtres, lui crevèrent d'abord les yeux, et le condamnèrent à tourner la meule. Pendant que Samson était dans ce travail pénible et honteux, ses cheveux revinrent ; et comme un jour solennel les Philistins le firent venir, afin qu'il jouât devant eux dans la salle où ils étaient assemblés, Samson percé jusqu'au cœur de cet outrage, se fit conduire entre deux colonnes qui soutenaient toute la maison. Etant là, il invoqua Dieu, et le pria de lui rendre ses premières forces ; et aussitôt prenant de chaque main chacune de ces deux colonnes, il les secoua avec un puissant effort, fit tomber tout l'édifice, et mourut volontairement lui-même avec trois mille Philistins. Ainsi il en fit plus périr en mourant, comme le remarque l'Écriture, qu'il n'avait fait pendant sa vie. C'est, disent les saints Pères, ce qui a paru dans le Sauveur, qui a plus confondu de démons en mourant volontairement, qu'il n'avait fait dans toute sa vie ; car c'est véritablement alors, comme dit saint Paulin, que la maison du démon a été renversée par terre, et que l'audace de ces anges altiers a été anéantie. Mais les saints Pères ne s'arrêtent pas seulement aux mystères qui figuraient Jésus-Christ dans cette histoire, ils déplorent encore le malheur par lequel ce fort invincible est

enfin tombé sous la puissance d'une femme. Il perd tous ses cheveux, c'est-à-dire, toutes ses vertus. On lui crevé les yeux, c'est-à-dire, qu'on lui ôte toutes ses lumières. On le condamne à tourner la meule, c'est-à-dire à s'abandonner comme une bête aux plaisirs de ce monde, où l'homme ne trouve que des peines, et où il demeure paisiblement enchaîné par sa propre volonté. Un pécheur en cet état n'a plus d'autre remède que d'invoquer Dieu comme Samson, afin que ses cheveux reparaissent, c'est-à-dire, que ses grâces perdues reviennent. C'est ce qui a fait dire à saint Paulin que c'est la pénitence qui redonne la force à l'âme, et qui détruit en elle les colonnes de la maison du démon, qui renverse ses ennemis qui triomphaient d'elle, en la rendant victorieuse par sa propre ruine, et la faisant mourir à elle-même pour ne plus vivre que pour Dieu.

FIGURE 78. Femme d'un Lévite outragée. Juges 19.

(La même année 2885, ou environ.)

L'écriture, dans les deux derniers chapitres du livre des Juges, rapporte une histoire qui eut de grandes suites dans la Judée, et qui causa la ruine entière d'une tribu. Un Lévite, qui demeurait au mont Ephraïm, épousa une femme de la ville de Bethléem ; mais étant survenu quelque mécontentement entre eux, il se séparèrent, et cette femme s'en retourna chez ses parents en Bethléem. Le Lévite demeura ainsi pendant quatre mois, après lesquels, sentant de l'affection pour la femme qui l'avait quitté, et voulant se réconcilier avec elle, il alla à Bethléem retrouver son beau-père, et lui demanda encore une fois sa fille. Son beau-père le reçut avec une extrême joie, et sa femme même ayant oublié tout ce qui s'était passé, lui témoigna toute sorte d'affection. On le retint dans ce logis durant trois jours ; et lorsqu'il voulut s'en retourner, on ne tâchait qu'à retarder toujours son départ en le remettant d'un jour à l'autre. Mais étant enfin parti, la nuit le surprit auprès de la ville de Gabaa, de la tribu de Benjamin, et il fut contraint de s'y arrêter. Il demeura quelque temps au milieu de la place, sans que personne se mit en peine de le recevoir. Mais enfin un bon vieillard du même pays que ce Lévite, l'aperçut au retour de son ouvrage de la campagne, et le pria de venir en sa maison, où il lui rendit tous les devoirs que l'hospitalité pouvait demander de lui. Après qu'ils eurent mangé ensemble, lorsqu'il se disposait à aller se coucher, les gens de cette ville de Gabaa environnèrent la maison où était l'hôte ; et le demandèrent à celui qui le logeait, afin d'exercer sur lui leur

passion détestable. Ce bon vieillard eut horreur de cette violence : mais il ne put s'empêcher de leur abandonner la femme de ce Lévitte. Ils la traitèrent pendant toute la nuit avec tant d'outrages, que tout ce qu'elle put faire avant le jour, fut de revenir au logis où son mari était. Dès qu'elle y fut arrivée, elle tomba morte par terre, tenant ses mains étendues sur la porte, comme pour demander à son mari la vengeance d'une si horrible injure. Son mari sortit le matin, et la voyant immobile à la porte, il crut d'abord qu'elle dormait, Mais ayant reconnu la vérité, la douleur dont il fut saisi lui fit prendre la résolution de couper cette femme morte en douze parties et d'envoyer chacune de ces parties à chaque tribu, pour les exhorter à tirer vengeance d'une si exécrable méchanceté. Toutes les tribus résolurent de punir un si grand excès. Ils reconnurent qu'il ne s'était jamais rien fait de semblable dans Israël, ils protestèrent qu'ils ne retourneraient point chez eux qu'ils n'eussent tiré vengeance d'un si grand outrage. Saint Ambroise admire cette résolution, et ne peut assez louer ce zèle saint de tout un peuple qui n'est point indifférent pour les grands désordres, et qui ne peut souffrir qu'on viole la loi de Dieu. L'outrage fait à un mariage, dit ce saint père, irrite tous les esprits, et une tribu étant coupable de ce crime, toutes les autres s'assemblent pour l'exterminer, parce qu'elles craignent qu'en demeurant insensibles dans cette conjoncture, elles ne semblassent approuver ce qu'elles dissimuleraient par une cruelle complaisance, et qu'elles n'attirassent toutes sur elles la colère de Dieu, qu'une seule tribu avait si justement méritée. Ce saint père rougit de la corruption de son siècle, où il remarque qu'on souffrait le violement de la sainteté des mariages, lorsqu'il compare cette mollesse avec le zèle si louable des Israélites, qui ne cherchent point de vaines raisons pour excuser la tribu de Benjamin, et qui la punissent si exemplairement, afin d'arrêter plus puissamment la licence des hommes, et il ne saurait assez déplorer le malheur des personnes qui ne sont sensibles qu'à ce qui les touche, et qui sont insensibles aux plus grandes profanations que l'on commet contre la loi de Dieu.

FIGURE 79. Punition des Benjamites. Juges 20.

(Au même temps.)

Tous les Israélites étant assemblés à Maspha, et le Lévitte dont la femme avait été outragée leur ayant fait encore ses plaintes, ils marchèrent contre les auteurs de ce crime, pour punir un si grand excès. Ils députèrent d'abord vers les Benjamites pour se plaindre d'eux, et ils leur demandèrent ces personnes, afin qu'ils

les fissent mourir. Mais les Benjamites s'en rendirent les protecteurs, et s'assemblèrent jusqu'au nombre de vingt-cinq mille. Avant que les Israélites ne donnassent la bataille, ils consultèrent le Seigneur, qui témoigna l'approuver. Cependant, au lieu de l'heureux succès qu'ils s'en promettaient, il arriva au contraire que vingt-deux mille hommes d'entre eux furent taillés en pièces par les Benjamites. Ils furent surpris de cette perte, mais ils ne perdirent pas néanmoins la résolution d'un combat nouveau, auquel ils se préparèrent par beaucoup de larmes. Ils consultèrent encore une fois le Seigneur, qui leur dit qu'ils pouvaient marcher contre leurs frères. Mais les Benjamites désirèrent encore dix-huit mille Israélites. Tout Israël étonné que quatre cent mille hommes cédassent à vingt-cinq mille dans une cause si juste, eut recours à Dieu. Ils pleurèrent, ils jeûnèrent, et ils le consultèrent pour la troisième fois, afin de savoir s'ils devraient encore marcher contre les Benjamites. Dieu non-seulement le leur commanda, mais il les assura de la victoire. Sur cette assurance, ils allèrent contre Gabaa, et mirent une embuscade auprès de la ville. Ce peuple, comme enivré de ses deux premières victoires, sortit à son ordinaire avec une furie qui s'augmentait par la fuite feinte de ceux qui ne s'enfuyaient qu'afin de faire mieux tomber les Benjamites dans le piège, ils y furent en effet enveloppés. Tous les vingt-cinq mille hommes de cette tribu furent tués, et leurs villes réduites en cendre. Il ne se sauva de ce carnage que six cents hommes qui se retirèrent dans le désert, et qui servirent depuis à rétablir cette tribu; car les Israélites, après cette victoire, se trouvèrent saisis d'une profonde douleur par la ruine d'une de leurs douze tribus. Et comme ils avaient protesté qu'ils ne leur donneraient point leurs filles, ayant exterminé ceux de Jabès-Galaad, parce qu'ils n'étaient pas venus avec eux dans ce combat, il n'en réservèrent que leurs filles vierges, qu'ils donnèrent aux six cents Benjamites qui s'étaient sauvés. Les saints Pères ont admiré la conduite de Dieu dans cette rencontre. Jamais guerre ne parut plus saintement entreprise que celle des Israélites, et néanmoins ils sont battus par différentes fois. Dieu voulut faire voir, comme dit le pape saint Grégoire, combien doivent être purs ceux qui entreprennent de punir les fautes des autres, et combien il faut être exempt de péché soi-même pour oser jeter la première pierre contre ses frères. C'est un zèle bien faux, dit ce saint père, que d'avoir besoin d'être purifié de ses fautes, et de se mêler néanmoins de purger celles des autres. Dieu voulait encore apprendre aux hommes, par ce grand exemple, quelle doit être leur charité envers

leurs frères , et avec quel regret on devait se résoudre à éteindre une famille dans Israël. Quelque criminels que fussent les Benjamites , et quelque endureis qu'ils fussent dans le péché , Dieu veut néanmoins qu'on gémissé du funeste engagement où l'on se trouve de les détruire. Les Juifs mêmes , après les avoir défaits , sont touchés de repentir , et ne pensent qu'au moyen de rétablir ce qu'ils avaient tâché de ruiner. Il serait honteux , comme disent les saints Pères , que les Chrétiens cédassent en ce point aux Juifs , et qu'ils vissent avec plus d'indifférence , non-seulement un pays où une maison éteinte dans l'Eglise , mais une seule âme retranchée de leur société et de leur corps , puisque ce retranchement ne leur doit pas être moins sensible que si on leur coupait un de leurs membres.

FIGURE 80. *Ruth suit Noémi.* Ruth 2.

(Environ l'an du monde 2708 , avant J.-C. 1296.)

L'histoire de Ruth est si considérable , qu'il a plu à Dieu de la faire écrire au long dans un livre particulier. Au temps des Juges , une grande famine étant arrivée en Israël , un homme de Bethléem , nommé Elimélech , s'en alla avec sa femme et ses deux fils dans le pays de Moab pour y trouver de quoi vivre. Elimélech y étant mort , Noémi y demeura seule avec ses deux fils , qu'elle maria à deux filles de ce pays de Moab , dont l'une s'appelait Ruth , qui épousa le plus jeune. Dix ans après , les deux fils de Noémi moururent , et cette femme se voyant sans mari et sans enfants , dit à ses deux belles-filles que Dieu avait regardé dans sa miséricorde le pays de Juda , et qu'elle était résolue d'y retourner. C'est pourquoi elle les pria d'aller chez leurs parents et de demeurer dans le pays de leur naissance , pour y trouver d'autres maris qui les consoleraient de leur veuvage. Ses deux belles-filles ne purent souffrir cette proposition , et elles protestèrent qu'elles ne la quitteraient jamais. Noémi leur représenta d'abord qu'elles ne pouvaient plus rien espérer d'elle , et leur témoigna que la peine qu'elles souffriraient en sa compagnie lui serait plus sensible que sa douleur propre. Orpha donc , qui avait épousé l'aîné de ses deux fils , lui dit les derniers adieux , et s'en retourna. Mais cette séparation ne servit qu'à faire éclater davantage la grande foi de Ruth , et son violent amour ; car elle ne voulut pas même penser à quitter sa belle-mère , quelque instance qu'elle lui en fit ; et elle lui répondit avec fermeté ces paroles admirables : Ne m'obligez pas davantage à me séparer de vous ; j'irai partout où vous irez , et je demeurai dans les mêmes lieux que vous , votre peu-

ple sera mon peuple , et votre Dieu sera mon Dieu. Je mourrai dans la terre où vous mourrez , et la mort seule me séparera de vous. Noémi voyant cette grande fermeté , qui marquait le courage avec lequel l'Eglise devait un jour suivre Jésus-Christ dans ses persécutions , permit à Ruth de venir avec elle à Bethléem , qui était le lieu de sa naissance. Elle y arriva durant la moisson ; et parce que la pauvreté les pressait , Ruth pria Noémi d'agréer qu'elle allât glaner dans quelque champ. Il se trouva par hasard que le champ où elle était venue ramasser quelques épis , était celui de Booz , qui était parent d'Elimélech , le mari de Noémi. Booz , ayant su qui était cette jeune femme , et tous les moissonneurs lui relevant avec de grandes louanges son travail infatigable , il lui témoigna toute la bonté possible , et la contraignit de manger avec ses filles. Il lui permit même de moissonner si elle le voulait : et il donna ordre aux moissonneurs de laisser tomber à dessein plusieurs épis , afin qu'elle les ramassât. Cette bonté de Booz a été considérée des saints Pères comme la figure de la miséricorde avec laquelle Jésus-Christ a reçu l'Eglise. Il n'a point dédaigné sa bassesse ; sa pauvreté présente , ni son idolâtrie passée ne la lui ont point fait regarder avec un œil de mépris. Cette sainte femme apprend aux âmes chrétiennes à renoncer pour jamais comme elle à la maison de leurs parents , et à la terre de leur naissance , qui est la vanité et la corruption du monde , pour entrer par la sainteté de leur vie dans un monde saint et dans le peuple de Jésus-Christ. Elles ne perdront rien dans cet heureux renoncement , et elles trouveront , dans la charité du sauveur , mille fois plus qu'elles ne pouvaient espérer de l'apparence trompeuse des faux biens du monde. La pauvreté de Noémi , à laquelle Ruth demeura toujours attachée , lui fut plus avantageuse , même temporellement , que toutes les richesses des Moabites. Et ceux qui se tiennent liés ici par un amour ferme et généreux à l'Eglise lorsqu'elle paraît comme une veuve abandonnée sur la terre , verront enfin leur pauvreté récompensée de tous les trésors du ciel.

FIGURE 81. *Booz épouse Ruth.* Ruth 3.

(La même année 2708.)

Noémi étant avertie de la bonté de Booz envers Ruth , pensa à pousser plus avant ces premières grâces qu'il lui avait faites , et dit à sa belle-fille qu'elle voulait lui procurer un repos stable pour le reste de ses jours. Elle lui déclara que Booz était son parent , et que , comme il devait coucher dans le champ qu'il moissonnait , elle lui conseillait de l'y aller trouver la nuit , lorsque per-

sonne ne pourrait la reconnaître, et de se tenir au pied du lit de Booz, qui ne manquerait pas de lui dire tout ce qu'elle aurait à faire. Ruth fit, par le commandement de Noémi, ce qu'elle n'aurait jamais osé faire d'elle-même, et s'étant avancée dans le silence des ténèbres au pied du lit de Booz, cet homme époavanté demanda qui elle était. Ruth lui représenta que comme il était son proche parent, elle avait droit, selon la loi, de l'épouser. Booz, qui avait pour lors plus de cent ans, lui témoigna de l'estime de ce qu'elle n'imitait pas les filles de son âge, qui ne suivaient que les emportements d'un amour aveugle, et qui préféraient inconsidérément les jeunes gens à des maris sages. Mais il lui dit qu'avant qu'elle pût légitimement l'épouser, il fallait qu'un autre parent plus proche déclarât qu'il ne la voulait point pour femme. Le lendemain, Booz s'étant venu mettre avec les autres sénateurs à la porte de la ville où les jugements s'exerçaient selon la coutume de ce temps-là, et ayant vu ce parent passer par la porte de la ville, il lui dit en présence des plus considérables de ce lieu que Noémi voulait vendre quelque terre, qu'il pouvait voir s'il la voulait, afin qu'à son refus il pût l'acheter lui-même. Ce parent dit qu'il l'achèterait; mais Booz lui répondit qu'il fallait en même temps épouser Ruth. Ce parent, surpris de cette proposition, aima mieux céder son droit à Booz, qui prit les sénateurs et tout le peuple à témoin qu'il pouvait épouser Ruth, à laquelle ceux qui étaient présents souhaîtèrent toute sorte de bonheur. Ils prièrent Dieu que cette jeune femme, qui entra dans la famille de Booz, fût aussi heureuse que Rachel et Lia, et que son nom fût célèbre dans la succession de tous les âges. Ce fut ainsi que se fit ce mariage que Dieu bénit bientôt après par la naissance d'Obed, qui fut le père d'Isaïe et l'aïeul du roi David. Tout le pays félicita Noémi de son bonheur. Elle rendit au petit Obed tous les soins d'une mère et d'une nourrice, et on l'estima plus heureuse d'avoir la seule Ruth pour belle-fille, que si elle eût eu beaucoup d'enfants. Dieu voulut nous apprendre, dans cette admirable femme, comme remarque saint Ambroise, qu'il ne considère dans les hommes ni leur race, ni la sainteté de leurs pères, mais leur vertu seule et la disposition de leur cœur. Une fille Moabite, née de parents idolâtres, mérite néanmoins, par la sainteté de ses mœurs, le plus grand bonheur qu'on pût recevoir alors sur la terre, qui était d'entrer dans la généalogie du Sauveur, et de devenir l'aïeul de Jésus-Christ. Un Juif n'osait pas même par la loi penser à épouser une Moabite, et cette femme témoigne tant de foi, qu'elle mérite que non-seulement un Juif l'épouse, mais que Jésus-Christ naisse d'elle, et qu'il ait été son

fil, comme il a été le fils de David. Elle nous apprend, dit saint Ambroise, à ne nous pas reposer lâchement sur une profession extérieure et inanimée du culte de Dieu, ni sur un nom mort de Chrétien, comme les Juifs sur leurs sacrifices charnels ou sur le nom d'Abraham, dont ils faisaient toute leur gloire; mais à nous faire une sainte violence, et à mériter, par la faveur de notre foi, de nous lier par une société étroite à l'Eglise et à Jésus-Christ: car il veut des épouses qui soient recommandables par elles-mêmes, et non par des qualités étrangères, et qui ne soient pas seulement chastes aux yeux des hommes par la pureté du corps, mais qui soient pures devant lui par l'humilité du cœur, qui est le caractère véritable des épouses du Sauveur, et qu'un saint appelle la virginité de la virginité même.

FIGURE 82. *Samuel donné à Héli.* 1. Rois 1.

(La première année de l'administration d'Héli, en même temps que l'ange annonça la naissance de Samson, l'an du monde 2848, avant Jésus-Christ 1156.)

Samuel devant un jour paraître avec un grand éclat de sainteté dans le monde, Dieu l'y disposa dès sa plus tendre enfance. Anne, sa mère, qui est, comme dit saint Chrysostôme, plus glorieuse d'avoir eu un tel fils, que si elle avait été mère du plus grand prince du monde, après avoir passé une grande partie de sa vie dans la stérilité, conjura Dieu avec de si ardentés prières, qu'enfin elle obtint de lui cet enfant, qui fut le fruit de sa piété et la récompense de sa foi. Comme cette sainte mère savait que cet enfant ne lui venait que de Dieu, elle n'hésita point à le lui rendre. Elle ne se contenta pas d'offrir, au lieu de lui, de l'argent, ou de ne l'offrir que pour quelques années; mais elle le consacra pour toute sa vie au Seigneur. Dès qu'elle eut sevré ce fils, qui était toute son affection, la reconnaissance qu'elle avait de la grâce que Dieu lui avait faite en le lui donnant la pressa de le lui aller promptement offrir; et, par un désintéressement qui doit être bien considéré de toutes les mères chrétiennes, elle alla, contre tous les mouvements de la nature, et contre les apparences de la raison, le consacrer à Dieu dans sa plus tendre enfance. Elle le laissa tout petit, ne pouvant avoir alors qu'environ trois ans, entre les mains d'Héli le grand-prêtre, sans le regarder plus comme lui appartenant. Ainsi son sacrifice approcha en quelque sorte du sacrifice d'Abraham, puis qu'abandonnant son fils à Dieu, elle ne crut faire autre chose que de rendre à Dieu ce qui était à lui, et qu'elle n'eût pu retenir sans une espèce de sacrilège. Dieu bénit la piété